

JEAN DE RAMEL

Notice lue par JEAN PERRIN

Dans notre nécrologe, Jean de Ramel demeure avec cette auréole unique d'être mort en porte-drapeau. C'est une faveur du destin que beaucoup de ceux qui sont tombés eussent enviée, à certaines heures. Elle pare Jean de Ramel de la grandeur des gestes symboliques, alors que, modeste et loyal, il semble n'avoir jamais voulu que faire son devoir, sans geste qui attirât l'admiration de la foule.

Joseph-Henri-Régis-Jean de Ramel est né sur les côteaux de Lormont, le 29 octobre 1880. Le paysage riant et riche dans lequel il, vint au monde, et qu'il revoyait fréquemment lors de ses vacances d'écolier, domine la Gironde, près de la rive où se construisent les navires, en face de Bordeaux, qui s'étale au long de la « rivière » et pique dans un ciel brûlant ou brumeux la flèche de Saint-Michel, la Vierge de Pey Berland et la tour de la Grosse Cloche.

Par sa mère, il appartenait à l'une des familles les plus estimées de Bordeaux. Son seul frère, François, a épousé une Montesquieu. L'Aquitaine, souvent, dispense à ses enfants des qualités de finesse, d'éloquence, et, le jour venu, de bravoure. Il y avait de tout cela dans le sang de Jean de Ramel.

Son père, le comte Fernand de Ramel, avocat aux Conseils et député du Gard, chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre en 1870, président de l'Union des Droites, joua pendant vingt-cinq ans, à la Chambre, un rôle considérable ; il réalisait ce paradoxe d'être, au temps de Jaurès, conservateur au Parlement, en y représentant un arrondissement d'ouvriers mineurs.

Juriconsulte éminent, promoteur de nombreuses lois sociales, orateur brillant et toujours écouté, il fut le défenseur autorisé des libertés religieuses.

Jean de Ramel, élève au collège Stanislas, puis étudiant en Droit, vint au Barreau, naturellement. Il fut, avant la guerre, collaborateur de son père, que la politique n'absorbait pas et dont le cabinet d'avocat était plein de dossiers de Travaux publics.

Notre ami, inscrit au Tableau le 16 février 1907, s'exerçait ordinairement aux conférences du Palais et même à celle du Boulevard. Il devint secrétaire de la conférence Molé-Tocqueville.

Brun et vif, il avait cette politesse qu'actuellement critiquent ceux qui, par égoïsme, désirent s'en débarrasser, et qui comprennent mal que l'accomplissement, banal en apparence, des obligations du monde, demeure, chez beaucoup de gens, la marque, souvent discrète, de la délicatesse du cœur.

Cette sensibilité le portait au-devant de l'infortune. Le sort des ouvriers l'intéressait et le préoccupait. Il aimait ces mineurs, ces paysans du Gard, auxquels ceux de sa famille avaient fait tant de bien et qui tenaient en affection le député d'Alès et ses

fil. Le Midi, le soleil et les routes de poussière blanche, le charme sauvage des solitudes rocailleuses, le bruit des jeunes gens et des cigales, la couleur des toits, des villages, tout l'attirait là-bas. Et les électeurs de son père, qui le sentaient bien de chez eux, avaient, de notre jeune confrère, fait leur conseiller général.

Ils le savaient fidèle, fidèle à ses croyances, fidèle à ses amis. Il restait attaché à sa religion, soit par ardeur intime, soit parce que son scepticisme, cousin de celui de Montaigne, l'engageait à ne pas tenir pour nul tout ce que ses auteurs avaient cru avant lui, tant qu'on ne lui avait pas prouvé que nos anciens étaient bien moins intelligents que nous. Et, n'est-il pas très juste que les « fois » nouvelles, et souvent éphémères, incrédules d'abord à leurs devancières, rencontrent ainsi des sceptiques ?

En politique, le soin des œuvres et le souci des lois sociales ne lui faisaient pas oublier le bon roy de la poule au pot, le Béarnais, que ne pouvait renier ce Languedocien, méridional de vieille souche.

En amitié, on le sentait vraiment sincère et sûr. Et la qualité de son affection répondait, à nos yeux, de la loyauté et de la noblesse de ses opinions.

*
**

L'argent n'étant pas tout pour lui, Jean de Ramel fut désintéressé jusqu'au sacrifice de lui-même.

Le chef de sa famille, le colonel comte de Ramel, avait, dans l'infanterie, continué des traditions qui appelaient à elles notre camarade, le jour où vint la guerre.

Il part au 320^e Régiment d'Infanterie, en août 1914. Il est lieutenant de réserve ; on lui confie le drapeau en janvier 1915, et il dit à un ami : « Je défendrai mon drapeau jusqu'à la dernière goutte de mon sang. » Il l'accompagna, ce drapeau, à Maricourt, au Moulin de Fargny, à Carnoy, à Albert, à Neuville-Saint-Vaast, à la Maison Blanche. Ce drapeau de légende, on ne le laissait pas en arrière, avec les bagages et les cuisines. Il flotta, réellement, au Labyrinthe et à la Maison Blanche.

Le 19 juin 1915, Ramel écrit, du Labyrinthe :

« Je suis heureux d'être entré, de nouveau, aujourd'hui, dans les tranchées de premières lignes avec mon colonel... Les obus éclatent de tous côtés et nous sommes couverts d'éclats et de débris. Les nuits et les journées sont rudes, la fatigue vient. »

Il écrit à son frère, officier comme lui : « Ce qui soutient, c'est l'amour ardent du pays, de notre chère France, et la pensée qu'on défend ceux qu'on aime. »

A l'aumônier divisionnaire, il dit : « J'ai fait le sacrifice de ma vie et je l'offre à Dieu pour la France, acceptant d'avance ce que la Providence me réserve. »

« D'une bravoure calme et résolue, d'une bonne humeur charmante et constante, toujours prêt pour les missions les plus périlleuses, qu'il recherchait, tel était le lieutenant de Ramel. » C'est le commandant Dublaix qui parle.

« Il était brave, il était bon », témoigne un de ses camarades.

Il méritait sa récompense.

Il l'eut, à l'offensive de Champagne. Après l'hiver d'engourdissement aux tranchées de 1914, un grand espoir secoue le pays. L'armée essaie de percer.

Les 25 et 26 septembre, deux fois la hampe du drapeau est brisée dans les mains du lieutenant de Ramel.

Le lendemain, le régiment attaque la butte de Tahure. Ce qu'il fait, le régiment, tient en quelques lignes de la citation du 320^e d'Infanterie à l'ordre de l'Armée. Nous lisons :

« Le 27 septembre, le colonel et la plupart des officiers de l'Etat-major du régiment ayant été tués par une rafale d'obus, qui avait brisé et enfoui le drapeau, a continué sa progression héroïque, conduit par le seul officier supérieur survivant, a

relevé son drapeau et est arrivé à cent cinquante mètres du réseau de fils de fer ennemi, malgré un feu terrible d'artillerie et de mitrailleuses, s'est maintenu sur sa position. »

Jean de Ramel, ce jour-là, ne s'était pas relevé avec son drapeau.

Il y eut seulement, pour lui, une mention de plus à l'ordre de l'Armée, quand on lui conféra la croix de Guerre avec palme. La voici :

« A toujours donné l'exemple du plus grand sang-froid et du courage. Au cours d'un bombardement écrasant d'artillerie lourde, a été mortellement atteint à son poste de combat. Officier de la plus haute valeur sur lequel on peut absolument compter en toutes circonstances. »

Et, à la croix de Guerre, on ajouta l'insigne de la Légion d'honneur.

Voilà comment mourut, dans les plis mêmes du drapeau de la République, le fils aîné du président de la Droite. Son père, brisé par la douleur, ne lui survécut guère.

Le commandant en chef a raison. Douze ans après l'assaut de Tahure par le 329^e, « on peut absolument compter sur Jean de Ramel, en toutes circonstances », pour nous rester l'exemple héroïque et modeste de la fidélité et de l'amour du pays.